



La masculinité du pouvoir et la dépendance féminine dans *Walaande ou l'art de partager un mari* de Djaïli Amadou Amal

Par

EGEGE LETITIA ULOMA

DEPARTMENT OF FOREIGN LANGUAGES

UNIVERSITY OF UYO, AKWA IBOM STATE, NIGERIA

letitiaegege@uniuyo.edu.ng

+2348037827663

Résumé

La question du sexisme demeure un sujet central dans les débats féministes africains, mais elle n'aborde pas systématiquement la problématique de la masculinité comme phénomène précurseur du féminisme. Le manque de discours littéraire sur la masculinité est particulièrement notable parmi les critiques du roman africain écrit en français. Or, en minimisant le féminisme, la romancière Djaïli Amadou Amal accentue la question de la masculinité. Dans *Walaande ou l'art de partager un mari*, elle présente cette problématique comme étant alimentée par le déséquilibre de l'indépendance féminine. L'homme refuse l'égalité avec la femme et exerce son pouvoir pour la soumettre. En s'appuyant sur la théorie de la masculinité hégémonique, cette étude examine l'insistance du bloc masculin hégémonique sur la dépendance totale de la femme. Elle analyse comment ce bloc hégémonique influe sur la vie spatiale, temporelle, scolaire et économique de la femme à son propre avantage. Ce travail soutient que la dépendance forcée de la femme vis-à-vis de l'homme est une nécessité fallacieuse pour maintenir la supériorité masculine. L'étude démontre que l'exercice de la masculinité dominante contre la femme est une manifestation de la faiblesse intérieure et conclut que la restriction de l'âme et du potentiel féminin ne garantit pas la supériorité masculine, mais la met en crise.

Mots-clés : Masculinité hégémonique, pouvoir, dépendance féminine, femme, homme

Abstract

The issue of sexism remains a central topic in African feminist debates, yet it does not systematically address the problem of masculinity as a precursor to feminism. The lack of literary discourse on masculinity is particularly noticeable among critics of French-language African novels. However, by downplaying feminism, the novelist Djaïli Amadou Amal emphasizes the issue of masculinity. In *Walaande ou l'art de partager un mari*, she presents this problem as being fueled by the imbalance in female independence. Men refuse equality with women and exercise power to subjugate them. Drawing on the theory of hegemonic masculinity, this study examines the insistence of the hegemonic male bloc on the total dependence of women. It analyzes how this hegemonic bloc influences women's spatial, temporal, educational, and economic lives for its own benefit. This paper argues that the forced dependency of women on men is a flawed necessity for maintaining male superiority. The study demonstrates that the exercise of dominant masculinity against women is a manifestation of internal weakness and



concludes that confining women's souls and potential does not guarantee male superiority but rather places it in crisis.

Keywords: Hegemonic masculinity, power, female dependence, woman, man

Introduction

Chaque homme semble, à un certain degré, apprécier l'exercice du pouvoir. La relation entre l'homme et la femme illustre la démonstration du pouvoir masculin, comme l'affirme Connell : « La masculinité n'existe qu'en opposition à la féminité » (68) [Notre traduction]. La différence hiérarchique entre les sexes se manifeste dans la relation homme-femme, l'homme imposant sa supériorité. Le refus de l'égalité et la réaffirmation de « l'importance de la différence inégalitaire » entre les sexes relèvent de la masculinité (Dupuis-Déri 138). Dans le roman étudié, *Walaande*, la masculinité se traduit par des pratiques sexistes spécifiques à la culture peule. On distingue, parmi les différentes formes de masculinité, la masculinité hégémonique, qui, par sa configuration et sa pratique sexiste, assure la domination des hommes et la subordination des femmes (Connell 77).

Le théoricien Connell développe le concept de la masculinité hégémonique en modifiant le concept d'hégémonie culturelle d'Antonio Gramsci, marxiste, qui analyse l'alliance des classes sociales. Connell explique comment la classe dirigeante maintient son contrôle sur les classes subalternes par la persuasion. Dans *Walaande*, un petit nombre d'hommes s'approprient l'hégémonie pour contrôler les autres membres de la société, y compris les femmes et d'autres groupes d'hommes, car ils se considèrent comme plus « hommes » que les autres (Gutmann 385). L'hégémonie est décrite comme la dynamique culturelle par laquelle un groupe détient et maintient une position dominante dans la société (Connell 77). Ainsi, la masculinité hégémonique est celle qui occupe la position dominante dans un modèle donné des relations de sexe. C'est la pire forme de masculinité, caractérisée par la violence, culturellement idéalisée, socialement soutenue et constituant un projet masculin tant individuel que collectif (Donaldson 646). C'est cette forme de masculinité qui est représentée dans *Walaande* d'Amal. Baxter et Kane affirment que la dépendance des femmes par rapport aux hommes est un facteur crucial dans la formation des attitudes envers le genre (193). En conséquence, l'impossibilité pour les



femmes de gagner de l'argent est largement responsable de leur musellement et de la légitimation de l'inégalité qui les subordonne.

Le discours sur l'hégémonie dans le roman se rapporte à un groupe d'hommes qui subordonne les jeunes hommes et surtout les femmes de tous âges dans la société. La différence hiérarchique dans les relations se manifeste à travers les « relations de pouvoir », où les hommes dominent et subordonnent les femmes, et à travers les « relations de production », avec la sexualisation des tâches et leurs implications économiques (85). Les hommes s'arrogent le droit de faire bouillir la marmite en excluant les femmes de certains espaces et décisions, en rapport avec l'indépendance, pour assurer leur dominance. Par ailleurs, à travers l'idéologie culturelle, les hommes s'allient aux femmes dans le processus de socialisation pour l'asservissement du sexe féminin.

De Beauvoir affirme que la supériorité masculine est une théorie hasardeuse sans justification empirique (45). Partant de la prémisse que l'homme est supérieur à la femme, l'autonomisation de la femme doit-elle menacer le statut masculin ? Dans *Walaande* d'Amal, le portrait est celui d'une société où l'homme assujettit la femme à la dépendance pour garantir sa suprématie. La dépendance se manifeste par une perte d'autonomie économique, politique, spatiale et sociale. C'est « l'état de la personne qui requiert une surveillance régulière » (« Qu'est-ce qu'une personne dépendante ? Perte d'autonomie »). Par l'entremise de l'hégémonie de certains hommes dans *Walaande*, toutes les femmes sont réduites au statut de dépendance contre leur volonté. Les personnages concernés sont les fillettes, jeunes filles et femmes de tous âges. Toutefois, le rôle de la femme africaine dans la vie économique, sociale et familiale a toujours été pertinent. Reléguer la femme à la passivité et à l'intérieur de la maison est une stratégie masculine pour assurer la dominance. Cependant, il est à noter que ce ne sont pas tous les hommes qui pratiquent la masculinité hégémonique, mais tous, en raison de leur statut d'hommes, en bénéficient, et aucune femme n'est épargnée par ce système.

L'hégémonie masculine chez Amal est instaurée par la dictature, la brutalité et la socialisation contrôlée des femmes dès leur jeune âge, menée par les maris, pères et oncles qui se donnent la position dominante dans la société pour contrôler les autres. D'autre part, la domination s'effectue à travers l'idéologie culturelle du pulaaku, qui désigne l'ensemble des règles régissant la vie en société des Peuls : dignité, maîtrise de soi, pudeur, honte, et « le droit de l'homme » (Thierry). Cette idéologie est déployée par le patriarcat dans la socialisation des filles pour



obtenir leur consentement aux visions masculines, malgré leur amertume. Toute vision masculine semble destinée à rendre impossible l'autonomisation des femmes.

Acker remarque que « le pouvoir au niveau national et mondial se situe dans des enclaves exclusivement masculines au sommet des grandes organisations étatiques et économiques » (139) [Notre traduction]. Cette citation illustre bien la structure économique de la société peule représentée dans *Walaande*, où les hommes monopolisent les activités économiques. Stratégiquement, les hommes interdisent aux femmes de travailler à l'extérieur de la concession et ainsi les travaux rémunérés. Par conséquent, les femmes deviennent dépendantes des hommes pour leur subsistance, leur habillement et même pour prendre des décisions concernant leur vie. C'est dans cette optique que ce papier examine comment l'exercice du pouvoir masculin conduit à la dépendance féminine.

Walaande, ou l'art de partager un mari, est le récit de quatre femmes — Aïssatou, Djaïli, Nafissa et Sakina — mariées en polygamie avec Alhadji Oumarou, un homme despotique. Il ne tarde pas à répudier certaines de ses femmes et à confier ses enfants à la première épouse, Aïssatou, qui, malgré sa bonne conduite, doit partager son mari avec d'autres épouses, y compris celles de l'âge de ses enfants. Djaïli, la seconde épouse, malgré son intérêt, est privée de scolarité, contrairement à ses frères. Nafissa, la troisième épouse, est retirée de l'école malgré son intelligence et mariée précocement à Alhadji Oumarou par son père. Sakina, la dernière épouse, qui travaillait à la banque, est brutalement contrainte par le groupe hégémonique constitué de son mari et de ses frères, d'abandonner son travail après le mariage, car elle est femme et son mari est pleinement capable de subvenir à ses besoins. Les hommes s'assurent ainsi que toutes les femmes perdent la capacité de se soutenir sans eux.

Un jour, les frères d'Alhadji Oumarou lui proposent de marier leurs enfants : Moubarak avec Yasmine, Moustapha avec Roufiza et Amadou avec Fayza. Alhadji Oumarou accepte sans consulter ses enfants. Ces jeunes trouvent la décision de leurs pères et oncles amère. Moustapha, Yasmine et Fayza approchent poliment leur père et lui demandent d'annuler sa décision pour ne pas compromettre leur avenir, car ils souhaitent aller à l'université. Lorsque leurs pères et oncles insistent, les jeunes complotent une révolte générale. Moustapha et Amadou représentent la nouvelle génération d'hommes, scolarisés mais considérés comme subalternes puisqu'ils interrogent la légitimité du groupe hégémonique à choisir des époux/épouses pour les jeunes.



Bien qu'ils soient plus importants que les filles en raison de leur sexe, Alhadji Oumarou recourt à la violence pour museler Yasmine, qui ose protester contre le choix du mari fait pour elle. Elle finit par se suicider plutôt que d'épouser Moubarak, un toxicomane. Après le deuil de Yasmine, le jour de la cérémonie du mariage, les jeunes hommes, avec leur sœur Fayza, s'échappent en Afrique du Sud pour poursuivre leur éducation et donner une leçon à leurs pères. Cela marque le défi lancé à l'autorité des pères pour prendre des décisions à leur place. Pour oser discuter de la disparition des enfants et du décès de Yasmine, Alhadji Oumarou répudie toutes ses femmes sauf Sakina, qui, en solidarité avec ses coépouses, refuse de rester avec lui et fait également sa valise.

La dynamique de l'hégémonie et du pouvoir masculin

Dans *Walaande*, les hommes privilégient leur hégémonie sur le bien-être des femmes dans leur vie et n'hésitent pas à recourir à la force contre elles. Les femmes sont réduites au silence et empêchées de se plaindre de leur marginalisation. L'hégémonie du trio composé d'Alhadji Souley, Alhadji Daouda et de leur frère Alhadji Oumarou constitue un véritable fléau pour les subalternes, en particulier pour les femmes : épouses et filles. Ce trio maintient une relation de pouvoir plutôt que d'amour avec leurs épouses et leurs filles, car ils refusent catégoriquement de considérer la femme comme égale ou partenaire.

Les hommes se respectent et se concertent pour déterminer le sort des femmes. Sakina est la plus instruite des femmes d'Alhadji Oumarou. Ancienne banquière, elle possédait une voiture. Bien qu'elle n'apprécie pas la vie polygame, Alhadji la convainc de l'épouser en lui promettant qu'elle pourrait vivre séparément de ses autres épouses. Cependant, après peu de temps, les frères d'Alhadji Oumarou se réunissent, craignant que leur suprématie en tant qu'hommes soit menacée par la liberté de Sakina. Ils imposent donc à Alhadji de mettre fin aux privilèges accordés à Sakina : « Fais attention à toi, Oumarou ! » recommande le deuxième frère, Daouda. « Les femmes qui ont fait des études veulent commander aux hommes. Si tu laisses une femme prendre le dessus sur toi et diriger ta vie, tu es fini » (67).

Les hommes croient que le pouvoir économique des femmes diminuera leur propre pouvoir. Alhadji Souley dit à son frère Alhadji Oumarou : « Elle n'a pas besoin de travailler ou de conduire. Nous payons des chauffeurs pour cela. Tu es assez riche pour subvenir à ses besoins. Fais attention, Oumarou, à ne pas laisser cette femme nous déshonorer en se comportant de



manière trop libérale ! » (67-68). Ainsi, Alhadji se conforme et anéantit immédiatement l'indépendance de sa femme. Il dit à Sakina : « J'ai construit une très belle concession pour toute la famille. Tu devras regagner cette maison en même temps que tes sœurs dans une semaine. » Sakina est déçue lorsque ses excuses sont ignorées. Elle accuse Alhadji de lui avoir menti. Alhadji devient violent : « C'est moi que tu viens de traiter de menteur ? C'est le petit travail que tu avais qui te rend si impolie envers moi ? » (26). Il prend un pot de fleurs sur la table et le fracasse sur sa tête. Ainsi, grâce à la violence, le problème est résolu, et Sakina se voit contrainte de s'adapter et devient assujettie comme les autres épouses, confinée dans une existence monotone au sein de la concession, sans emploi salarié.

L'image masculine de la femme illustre la relation maître/esclave qui existe entre les sexes et explique la prohibition du travail rémunéré féminin. Alhadji Souley dit à son frère : « Les femmes et les filles nous fatiguent, mon frère. Cela ne m'étonne pas qu'avant l'ère islamique, on enterrait les filles vivantes à leur naissance » (75). En utilisant le terme « nous », il fait référence à l'hégémonie qui méprise et brutalise les femmes, les considérant comme inférieures, ce qui démontre que la relation entre hommes et femmes n'est pas une relation d'amour, mais de pouvoir.

Dans le roman, l'hégémonie masculine ne voit jamais rien de répréhensible dans les actions des hommes. Alhadji Oumarou opprime ses épouses et ses filles tout en restant à l'abri des critiques. Aïssatou, sa première épouse, lui conseille de consulter d'abord les enfants avant d'accepter la proposition de ses frères. Son pouvoir masculin se manifeste : « Arrête de me contredire toi aussi. Qu'avez-vous toutes à vouloir donner votre avis depuis un certain temps ? Le mariage est l'affaire des hommes. » Cet éclat de colère révèle l'usage du pouvoir masculin pour museler les femmes. Cependant, Yasmine, la fille d'Alhadji, qui était très calme, décide de prendre son destin en main et rejette le choix du mari imposé par son père. Celui-ci la bat jusqu'au sang et insiste pour qu'elle se marie. Yasmine choisit de ne pas se guérir en refusant les médicaments et la nourriture, et finit par mourir. Ses frères, représentants de la nouvelle génération d'hommes qui ne font pas partie de l'hégémonie, sympathisent avec leurs sœurs et questionnent le droit des pères de choisir pour eux. Ils décident d'instruire une leçon aux pères. Moustapha dit : « Je dois donner une leçon à Baaba pour que les plus jeunes ne vivent plus jamais la même situation que nous » (116). Cela indique que l'hégémonie des pères a perdu sa légitimité et que les jeunes



hommes sont prêts à redéfinir la masculinité. Ils complotent pour désobéir à leurs pères et s'échappent le jour de leur mariage forcé. Ainsi, tout le monde est en deuil, surtout les femmes. Interdites de se plaindre, les femmes sont surprises par Alhadji Oumarou en train de discuter des événements récents et sont toutes répudiées. Alhadji Souley, Alhadji Daouda et l'imam se réunissent pour soutenir Alhadji Oumarou plutôt que de le blâmer pour ses erreurs. Allah le Saint Coran a déclaré :

'Vos enfants et vos épouses sont pour vous sur la terre une source de souci'. En tant qu'être humain on ne peut qu'accepter les épreuves qu'Allah nous inflige... Alhadji, incontestablement, tes épouses ont mal agi. Elles t'ont poussé à bout. Allah, qui dans Sa Grande sagesse les a créées d'une côte, les a faites aussi courbées dans leurs réflexions que cette côte. Si tu essayes de la redresser, elle se brise. (145-146).

Ironiquement, l'agresseur, c'est-à-dire l'homme, qui devrait être blâmé, est justifié et réconforté comme s'il était la victime, signalant ainsi que les hommes maintiennent leur hégémonie en approuvant l'agression masculine envers les femmes. Les femmes, malgré leur silence et leur bonne conduite, ne reçoivent jamais de réconfort. Elles gardent le silence face à l'oppression masculine afin de rester mariées, car elles n'ont pas de domicile propre. Toutefois, leur statut d'épouse demeure précaire. « Chez les Peuls, les femmes savent que le domicile du mari n'est jamais un acquis. Ce n'est pas un chez-soi et on peut y être répudié à tout moment » (142). Ce statut instable, établi par l'hégémonie masculine, conduit à une dépendance et à un assujettissement permanent.

La domination par l'idéologie culturelle

Parmi les moyens utilisés pour asservir les femmes et maintenir la supériorité masculine figure l'idéologie du pulaaku, c'est-à-dire le savoir-vivre des Peuls, qui inclut la pudeur, la maîtrise de soi, la honte féminine et le droit des hommes (Thierry). L'idéologie du pulaaku est mobilisée par l'hégémonie pour empêcher les femmes de questionner ou de résister aux décisions masculines qui leur sont imposées. Lorsque le frère d'Alhadji Oumarou, Souley, propose que leurs enfants se marient entre eux, Alhadji accepte sans consulter ses propres enfants,



affirmant qu'il ne peut pas refuser à son frère (76). Par pudeur, les filles doivent se taire et accepter leur destin marital. Grâce à l'idéologie du pulaaku, les femmes sont dominées et contraintes de se soumettre aux décisions masculines concernant leur mariage. Sakina, une épouse, témoigne que :

Le mari est celui qui commande, ton maître, ton seigneur tout puissant. Et s'il était permis à un être humain de se prosterner devant un autre, alors, la femme devrait se prosterner devant son époux. Depuis le plus jeune âge, on nous l'a appris. Nous l'avons assimilé, de telle sorte que nous méprisons même nos sœurs qui osent en dire le contraire » (63).

Une telle socialisation renvoie au pouvoir masculin de contrôler le raisonnement des femmes, d'obtenir leur soumission volontaire à l'autorité masculine dès l'enfance et de les rendre dépendantes à l'homme.

Relation de Production et la hiérarchisation des espaces

L'hypothèse culturelle selon laquelle la place des femmes se limite à l'intérieur de la concession relève d'une logique sexiste. Dans *Walaande*, la sexualisation des espaces souligne la dépendance des femmes envers les hommes. Alhadji Oumarou définit et restreint l'univers de ses femmes à l'intérieur de la concession, où se trouvent leurs appartements, ainsi qu'une grande cuisine partagée par toutes les épouses, équipée de gadgets modernes et traditionnels. Les femmes sont confinées dans cet espace entouré de longs murs, dans des appartements confortables qui peuvent être décrits comme une prison de luxe. Alhadji, le plus puissant dans sa famille, occupe un grand duplex près de la porte d'entrée, tandis que les studios de ses fils se trouvent à gauche du duplex (27). Pour sortir, les femmes doivent passer devant le hangar d'Alhadji, alors que les hommes jouissent d'une liberté totale dans leurs espaces. Cet aménagement spatial masculin appauvrit les femmes et les rend dépendantes des hommes, les empêchant de sortir sans autorisation. Nafissa, la plus jeune épouse, désirant rendre visite à sa mère, doit d'abord obtenir la permission d'Alhadji. Elle demande à Marcel, un domestique, de transmettre sa demande : « Dis-lui, s'il te plaît, que j'aimerais faire un tour dans notre concession. Demande-lui si je peux y aller pour quelques minutes » (103). Ce n'est qu'après avoir reçu l'approbation d'Alhadji par l'intermédiaire de Marcel qu'elle se prépare en hâte. Lorsqu'elle demande à sa coépouse Sakina de l'accompagner, celle-ci décline, préférant éviter de donner un



prétexte à Alhadji pour exprimer sa colère. Ainsi, les femmes mènent une vie de dépendance, où être accompagnées ou se voir accorder la permission de sortir témoignent de leur soumission à l'homme.

Le *walaande* est un programme qui résume les obligations des femmes et signifie « la soirée pendant laquelle chaque épouse passe la nuit avec le mari » (28). Le *walaande* de chaque femme commence à dix-sept heures et se termine à la même heure le lendemain. Pendant ce temps, l'épouse prépare les repas pour la famille et les invités d'Alhadji Oumarou, supervise le ménage dans le duplex, et se réfère à Alhadji en cas de problème familial. Elle est à sa disposition durant toute cette période et se couche avec lui la nuit. Ainsi, le *walaande* fonctionne sur deux niveaux : d'abord comme un programme de travail non rémunéré, où la femme travaille dur tout en restant dépendante de son époux pour sa survie et celle de ses enfants ; ensuite, comme une démonstration du pouvoir masculin, car une fois le tour de *walaande* de la femme terminé, elle n'a plus le droit de voir son mari ni de lui parler avant son prochain *walaande*. Les espaces de travail deviennent alors des lieux de pratique sexiste où l'homme exerce son pouvoir et son despotisme pour assujettir la femme à une vie de dépendance. Selon Govers et al., « d'un point de vue politique, l'indépendance économique a toujours été considérée comme un facteur d'émancipation des femmes » (27). Ainsi, l'homme puissant épargne à la femme tout travail salarié pour mieux contrôler sa vie, comme en témoigne le cas de Sakina, autrefois banquière.

La plus grande frustration des femmes découle de la gestion de leur temps par l'homme. Elles fournissent des services gratuits pendant vingt-quatre heures durant leur *walaande*, puis vivent une existence monotone en attendant. Sakina remarque que « s'il y a un mot qui peut résumer sa vie, c'est attendre. Elle a passé sa vie à attendre » (13). Elles attendent la fin de leur *walaande*, attendent divers événements tout au long de leur vie : « Elle se laissait vivre sans espoir, sans projet. Elle attendait juste » (29). La culture a ainsi organisé une vie monotone et de dépendance pour les femmes en confiant la gestion de leur temps aux hommes.

L'autorité des pères et l'éducation/mariages des filles

La masculinité hégémonique légitime le patriarcat, permettant aux pères chez Amal de décider de l'accès ou du non-accès à l'éducation de leurs filles. Connell définit la masculinité hégémonique comme une position dans les relations de sexe, les pratiques illustrant comment les hommes et



les femmes occupent cette position selon leur sexe et les effets de ces pratiques sur l'individu et la culture (Connell 71). Alhadji Oumarou ordonne à sa première épouse d'annoncer à ses filles leurs futurs époux : « Je te charge d'annoncer à Yasmine qu'elle est promise à Moubarak et Fayza à Amadou » (76). Le choix des maris par le père symbolise l'institutionnalisation de la politique d'exclusion des femmes des décisions sur le mariage, car ce sont toujours les hommes qui décident des mariages de leurs filles. Même par pudeur, les filles se taisent et acceptent les cadeaux offerts par le père.

La masculinité hégémonique refuse de reconnaître tout aspect féminin, même parmi les hommes. Le groupe hégémonique se considère comme plus masculin que ses propres fils. La décision de mariage prise par les pères, non seulement pour leurs filles mais aussi pour leurs fils, illustre la hiérarchie du pouvoir. Bien que ses fils soient plus importants pour Alhadji Oumarou que ses filles, il est quelque peu préoccupé par ce que dira Moustapha, son fils, tout en se fâchant contre ses filles. La scène où il convoque ses enfants pour qu'ils le supplient de changer d'avis révèle deux types de réponses : il offre à son fils Moustapha une compensation sous forme de choix entre un magasin et une voiture Toyota Corolla, tandis qu'il reproche à ses filles leur « manque de pudeur » (98) pour avoir osé contester son choix, sans offrir aucune alternative économique, les maintenant ainsi dans une dépendance perpétuelle. Connell affirme que le contrôle patriarcal de la richesse est soutenu par les mécanismes de l'héritage (85). Le père donne un moyen de survie à son fils mais renforce la dépendance de ses filles, soulignant ainsi son autorité et son droit de choisir les maris pour ses filles. Ce choix est souvent une erreur, car la fille est contrainte de se marier avec un inconnu, un vieillard ou un toxicomane. Yasmine, l'une des filles, se suicide lorsqu'elle est forcée de se marier, incapable de contester l'autorité de son père.

Amal montre que le pouvoir économique masculin joue un rôle crucial dans le choix des maris pour les filles. À travers *Walaande*, on observe que Nafissa, la plus jeune épouse d'Alhadji Oumarou, est intimidée par son mari. À treize ans, son père, l'Imam, la donne en mariage à Alhadji Oumarou comme un objet de relations publiques, en remerciement pour avoir été choisi pour présider les prières dans la mosquée construite par Alhadji en face de sa maison. Le père de Nafissa « s'était toujours comporté en maître absolu de la maison. C'était lui qui avait décidé que ses filles n'iraient plus à l'école après leur neuvième anniversaire. Malgré ses bonnes notes, elle avait arrêté ses études au cours élémentaire » (35). Profitant de son pouvoir de père, il prive Nafissa de l'éducation. Ce pouvoir paternel est associé au gain matériel procuré par le pouvoir



économique d'Alhadji Oumarou. Grâce à son mariage, la famille accède à une haute classe sociale. Le bonheur de la fille est sacrifié pour le confort des autres : les grosses enveloppes, les sacs de riz, les cartons d'huile pour son père, les études de ses frères et les pagnes pour sa mère, sa tante et sa marâtre pendant les fêtes. Son père ordonne, elle doit obéir. En revanche, Alhadji ne considère pas Nafissa comme un être humain, la battant pendant sa grossesse au point de faillir la tuer, sans se soucier de son sort. Connell affirme que la violence est un système de domination et, en même temps, un indicateur de son imperfection (84).

Ces hommes utilisent la violence pour maintenir leur autorité, ce qui est également un reflet de leur incapacité à aimer et de leur malaise intérieur. Alhadji Oumarou révèle une « mimesis de la vie intérieure » (Magri-Mourgues 154) en se demandant : « J'ai construit la plus belle concession de la ville, j'offre à mes femmes les plus beaux pagnes, les plus riches bijoux. J'ai acheté une Mercedes et une Prado pour elles. Je leur offre à tour de rôle les pèlerinages. Pourquoi suis-je malheureux ? Et pourquoi sont-elles malheureuses ? » (71). Cette réflexion illustre la crise du pouvoir masculin. En introspection, Alhadji Oumarou confronte ainsi la vérité sur lui-même.

Je les ai toutes blessées par mes propos, mes violences verbales et physiques. Il est vrai qu'un crime doit être reconnu pour pouvoir être pardonné, mais chez nous, dans nos coutumes, les hommes ne s'abaissent pas devant leurs femmes. Ils ne demandent pas pardon. Elles devraient deviner que je regrette toutes ces erreurs. (71)

Conclusion

L'analyse des pratiques sexistes dans *Walaande* nous pousse à nous interroger sur le statut de dépendance des femmes, qui semble être le résultat de la supériorité masculine. Par le biais du pouvoir, l'homme prive les femmes de leur liberté. Il apparaît que la dépendance féminine est institutionnalisée à travers une culture patriarcale qui sexualise les espaces pour exclure les femmes du travail rémunéré, assurant ainsi leur dépendance à l'égard des hommes. Par leur hégémonie, certains hommes définissent ce qui constitue une bonne ou une mauvaise conduite. Ils punissent la femme victime pour sa 'mauvaise conduite' et disculpent l'homme agresseur de tout méfait. Le portrait de la masculinité hégémonique se dessine comme la forme de masculinité



la plus toxique et la plus répugnante en raison de la violence et de la dictature exercées par le groupe masculin hégémonique envers les femmes. Ce phénomène est caractérisé par une mauvaise gestion du pouvoir contre tous les êtres féminins, que ce soit sous la forme de l'autorité paternelle ou du droit marital. Les femmes, privées de droits, sont considérées comme des maux nécessaires, des objets de relations publiques et des marchandises pour le plus offrant. Leur accès à l'éducation ou leur confinement à la maison dépend des caprices des hommes. Le fameux *pulaaku*, qui guide les comportements des Peuls, est parfois sacrifié au profit des gains matériels procurés par les mariages forcés des jeunes filles.

L'homme, en cherchant à subjuguier la femme, finit par se frustrer. Alhadji Oumarou reconnaît avoir blessé ses femmes mais reste incapable, en raison de sa masculinité, de leur exprimer ses regrets pour obtenir leur pardon. La peur masculine de l'autonomisation des femmes remet en question la supériorité masculine et révèle la faiblesse intérieure de l'homme. Pour se libérer, l'homme doit envisager la femme comme une partenaire, lui accorder la latitude d'exprimer son indépendance et lui permettre de prendre ses propres décisions en tant qu'être humain.

Œuvres citées

Acker, Joan. "Hierarchies, Jobs, Bodies: A Theory of Gendered Organizations." *Gender and Society*, vol. 4, no. 2, 1990, pp. 139-158. *JSTOR*, www.jstor.org/discover/1. Accessed 18 Nov. 2021.

Amal, Djaïli A. *Walaande, l'art de partager un mari*. Proximité, 2015.

Baxter, Janeen, and Emily W. Kane. "Dependence and Independence: A Cross-National Analysis of Gender Inequality and Gender Attitudes." *Gender and Society*, vol. 9, no. 2, 1995, pp. 193-215. *SAGE Journals*, www.jstor.org/stable/189871. Accessed 11 Nov. 2021.

Connell, Ray W. *Masculinities*. 2nd ed., Polity, 2005.

De Beauvoir, Simone. *Le Deuxième Sexe*. Vol. 1, Gallimard, Folio no 37, 1949; renewed 1976.

Donaldson, Mike. "What is Hegemonic Masculinity?" *Theory and Society*, vol. 22, no. 5, 1993, pp. 643-657. *SpringerLink*, www.springerlink.com. Accessed 29 Dec. 2018.

Dupuis-Déri, Francis. « Le discours de la 'crise de la masculinité' comme refus de l'égalité entre les sexes : histoire d'une rhétorique antiféministe ». *Cahiers du Genre*, vol. 52, no. 1, 2012, pp. 119-143. *Cairn.info*, www.cairn.info/revue-cahier-du-genre-2012-1-page-119.htm. Accessed 28 Nov. 2021.



Govers, Patrick, Michel Vandevaege, and Marcela V. de la Peña. « Les Masculinités dévoilées, une première approche ». *Le Monde selon les femmes*, Bruxelles, 2008. *Monde Femmes*, www.mondefemmes.org. Accessed 18 Nov. 2021.

Gutmann, Matthew C. “Trafficking in Men: The Anthropology of Masculinity.” *Annual Review of Anthropology*, vol. 26, 1997, pp. 385-409. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/2952528. Accessed 28 Nov. 2021.

Magri-Mourgues, Véronique. « Le monologue intérieur dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. » *Styles, Genres, Auteurs*, edited by Th. Le Flanchec, PUPS, 2013, pp. 151-169. *HAL*, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01226727>. Accessed 4 Feb. 2021.

“Qu’est-ce qu’une personne dépendante ? Perte d’autonomie.” *Vie Publique*, edited by David Sarthou, Direction de l’information légale et administrative, Paris, 2 Dec. 2021. *Vie Publique*, www.vie-publique.fr. Accessed 16 Apr. 2023.

Thierry, Raphaël. « Walaande/l’art de partager un mari, La voix des invisibles ». Entretien avec Djaili Amadou Amal. *Africultures*, 2 July 2012. *Africultures*, <http://africultures.com/walaande-lart-de-partager-un-mari-10867/>. Accessed 16 Apr. 2023.